

Les commissions diocésaines d'art sacré à l'Arbresle

Du 4 au 7 septembre 1966 s'est tenue au Centre Saint-Dominique une session qui a rassemblé cent quarante participants, pour la plupart responsables des Commissions diocésaines d'art sacré. C'est un événement important à plus d'un titre. D'abord parce que pour la première fois pouvaient se rencontrer, se connaître et réfléchir ensemble ceux qui ont la charge de la qualité artistique de nos églises, soit dans leur construction, soit surtout dans leur rénovation et leur aménagement. La confrontation d'hommes qui jusqu'à ce jour travaillaient isolément dans leur diocèse, le dépouillement d'un questionnaire auquel ont répondu plus de la moitié des diocèses de France, tous ces éléments ont permis de se faire une idée plus juste de ce qu'étaient en fait et de ce que devraient être les buts et le travail de nos Commissions.

L'opportunité et l'intérêt de cette session ont été clairement montrés par le nombre inespéré de participants et leur large représentativité : soixante-six évêques de France avaient envoyé leurs délégués. Cela est remarquable quand on sait combien peu de ces Commissions d'art sacré avaient, jusqu'à ces dernières années, une existence effective et une action efficace. Dans un échange réciproque et fécond, l'expérience des commissions plus anciennes a pu être ainsi mise à la disposition des membres plus récents.

Un dernier point à souligner, et peut-être le plus notable, est l'influence de la réforme liturgique sur cette vie nouvelle qui anime nos Commissions d'art sacré. Au plan le plus concret, tous les diocèses ont dû faire face aux problèmes posés par la modification matérielle des lieux afin de permettre la célébration selon les normes actuelles. Mais plus profondé-

ment encore, la rénovation liturgique a fait sentir à un plus grand nombre de responsables l'importance de l'expression visible du mystère. Rendre le message évangélique audible et compréhensible, la liturgie accessible au peuple chrétien est important. Mais ce n'est qu'un point de départ. Il faut aussi les rendre vivants et vivifiants en leur donnant une qualité qui touche et résonne au plus intime de l'être. Les pasteurs prennent de plus en plus conscience que l'art sacré n'appartient pas seulement au domaine de l'esthétique, mais qu'il est le moyen privilégié de l'incarnation et de l'expression de la foi de l'homme en son entier.

Malheureusement la bonne volonté ni même les bons principes ne suffisent pas en ce domaine. Nous nous heurtons tout de suite à la difficulté majeure qui est celle des critères du choix, qu'il s'agisse de celui des artistes ou de celui des objets. Ce problème constituait l'essentiel de la conférence du Chanoine Ledeur, toute nourrie d'une longue et riche expérience : « Célébration et vérité des formes ». A la question de savoir où trouver les normes, les règles de cette vérité qui est en même temps beauté et plénitude, il nous mettait en garde contre l'illusion de croire les découvrir un jour.

« Ah ! que nous serions satisfaits, disait-il, comme il serait commode de posséder et de pouvoir énoncer quelques règles certaines dont il suffirait ensuite de vérifier l'application dans chaque cas particulier ! Quelle sécurité rare cela nous procurerait dans nos choix et nos jugements : ces normes, je m'excuse de vous décevoir, je les cherche encore. Ou plutôt, je ne les cherche plus... Nous avons beau être en quête de critères, nous ne les trouvons pas. Et nous ne les trouverons pas. Pourquoi ? Parce que la vérité de ce que nous avons appelé l'œuvre d'art n'est pas dans l'application de quelques règles qu'il serait facile d'énoncer parce qu'elles sont universelles. C'est une vérité qui est à découvrir dans l'acte même où elle se fait. Dans la façon pour l'artiste de saisir ce que doit être son œuvre, sa destination, cette volonté de la rendre signifiante pour ceux qui l'attendent, et puis ensuite cet ajustement de chacune de ses touches de couleur, de ses coups de

marteau, de ciseau, de son trait, de son dessin, dans le calcul de ses volumes, de ses proportions, dans tous ces éléments que nous avons appelés, tout à l'heure, la matière sensible à structurer et à organiser. C'est une vérité qui se cherche, qui se dit en se trouvant, le sens lui-même se précisant dans l'acte de faire. Alors, il est certain que c'est une vérité à retrouver chaque fois et qui ne peut pas s'exprimer en mots facilement. Elle est à vivre, à vivre d'abord ».

A part quelques rares privilégiés qui ont pu acquérir une authentique culture artistique, les autres doivent-ils donc désespérer ou bien s'en remettre au hasard ? Certainement pas, car il y a toute une éducation du goût, et plus profondément de la sensibilité qui est à notre portée. Mais il ne faut pas se faire d'illusions et espérer des miracles. En ce domaine, comme en tant d'autres, les prêtres et les chrétiens participent du climat de leur temps. Comme n'importe quel public, ils sont conditionnés par la mode, une critique orientée, les valeurs officielles et surtout par l'habitude. On ne peut escompter réparer, effacer, en quelques années, les méfaits de plus d'un siècle d'incompréhension et d'ignorance. Il faudra longtemps pour faire revivre une sensibilité blessée et pervertie par le mauvais goût et par le règne d'un académisme fade et presque toujours sournoisement licencieux. Cela demandera au moins une génération.

Les signes encourageants ne manquent pas, cependant. La multiplication des ouvrages d'art, leur apparition dans des collections bon marché et d'une large diffusion, la présentation des grands maîtres de l'art contemporain dans les magazines à grand tirage, le public plus nombreux dans les musées et les expositions importantes, tout cela indique un renouveau de la culture artistique et son élargissement à des couches populaires. Il est évident que ce mouvement, s'il se confirme, ne peut que favoriser l'épanouissement d'un art sacré véritable et son intégration dans la vie chrétienne.

Ce souci d'éducation du clergé et des fidèles n'a pas été oublié parmi les grandes tâches qui incombent aux Commissions diocésaines d'art sacré. Le problème est d'en trouver les

moyens. La plupart des responsables sont conscients de la nécessité de cette formation pour eux-mêmes. C'est l'un des domaines où est le plus vivement souhaitée une entraide fraternelle qui pourrait rendre les choses plus faciles. Car il faut du temps, et aussi de l'argent, pour faire des voyages, pour s'informer, pour réunir une documentation. Un travail de groupe, l'expérience de quelques confrères plus versés en ces matières aplaniraient certainement bien des obstacles.

La session de L'Arbresle nous a fourni l'occasion de faire un test très précieux sur ce sujet. Tout d'abord le voisinage et la fréquentation du couvent construit par Le Corbusier, le contact prolongé avec cette architecture à la fois rigoureuse et poétique, les échanges d'impressions qui en ont résulté, nous ont tous beaucoup enrichis. La qualité du cadre a grandement favorisé celle du climat de nos réunions et nous avons sous les yeux un magnifique exemple concret de nos recherches.

De même nous avons visité en groupes, un après-midi, deux églises nouvelles et l'aménagement de la Cathédrale de Lyon. Le lendemain, chacun des groupes consacra un carrefour à la mise en commun des réflexions suscitées par ces visites. Il est certain que la possibilité de pouvoir comparer ses propres réactions avec d'autres a permis de dégager, très précisément et avec beaucoup de clarté, les qualités et les défauts des œuvres vues la veille. Ce travail commun a donc eu une véritable valeur éducative. Ce ne fut qu'une simple amorce de ce qui pourrait être réalisé au cours de rencontres spécialement organisées dans ce but. Mais ce modeste essai permet de penser que ce genre d'échange pourrait être extrêmement fructueux. Cela permettrait en tout cas de confronter des opinions et d'éduquer les sensibilités, non pas à partir d'un savoir livresque et de raisons théoriques, mais à propos de réalisations concrètes.

L'idéal serait d'ouvrir tous les esprits à une réelle culture artistique. Il nous faut encourager tout ce qui concourt à cette acquisition. Mais la première tâche est peut-être de briser les structures figées, les systèmes, les formules qui nous coupent de ce qui est vivant, vrai, neuf. Nous avons à nous battre sur

deux fronts. Aussi bien contre les prestiges d'un passé que nous serions tentés d'ériger en type exemplaire que contre les mirages d'une nouveauté recherchée pour elle-même. Passésistes et modernistes ont en commun la simplicité de leur credo et le sentiment de sécurité que donnent quelques critères précis et bien visibles.

Pour les uns est admirable tout ce qui est ancien, a déjà été fait ou en est l'imitation. Pas de problèmes de jugement de valeur : il suffit de savoir la date de réalisation. En vertu de quoi certains commencent à revendiquer le plus grand respect pour tous les pastiches néo-styles du XIX^e siècle : ils vont avoir cent ans d'âge !

Pour les autres, au contraire, il faut s'extasier devant ce qui n'a jamais été fait, tout ce qui est insolite et étrange. Là encore, les critères sont simples : le jamais vu, l'extravagance, la stridence. Plus les formes sont sèches, anguleuses ou échelonnées, plus les couleurs sont criardes, plus l'expression est outrée et moins on a de chances de se tromper sur la « modernité » de l'œuvre. Il est bon de mettre en garde les hommes sincères, mais peu au courant, sur les dangers des conversions trop radicales et des enthousiasmes de néophytes.

« Des normes ? Il n'en existe pas », nous disait le chanoine Ledeur. La démarche initiale pour entrer à l'école permanente des arts est donc d'accepter l'insécurité de l'incertitude. Il faut consentir à ne pas juger d'emblée, à nous méfier de nos réactions spontanées et de nos *a priori*. Nous devons apprendre à ne pas trancher péremptoirement de l'extérieur, mais à nous engager nous-mêmes dans un dialogue silencieux avec l'œuvre. La vérité se dégage peu à peu au terme d'expériences parfois fécondes et parfois décevantes. De grands peintres nous ont dit que, devant chaque nouvelle toile en chantier, ils avaient l'impression de ne plus rien savoir et d'avoir tout à réapprendre, à ré-inventer. Combien plus cela doit être notre attitude devant des œuvres qui nous sont étrangères et que nous voyons pour la première fois.

Dans un effort plus positif, apprenons à voir avec un re-

gard neuf et sans préjugé. En tout premier lieu, sachons nous mettre à l'école de la nature, découvrir le jeu des nuages, la perfection simple des arbres et des fleurs, les lignes d'un paysage, les volumes d'une roche, les formes d'un caillou ou d'une branche morte. Devenons de perpétuels écoliers de la création qui révèle peu à peu à travers ses splendeurs la beauté rayonnante et inépuisable de Dieu.

Cet éveil du regard, ce retour à la simplicité et à la vérité première des choses, aideront à saisir l'infinie diversité des formes vivantes créées par la main de l'homme. Les plus modestes ne sont pas les moins enrichissantes. La moindre chapelle ancienne, la plus humble grange nous apprennent ce qu'est la justesse des proportions, le rythme des volumes et leur imbrication. L'extrême économie des moyens cache des délicatesses et des raffinements étonnants. Pour adoucir la sécheresse d'un tracé géométrique sans en perdre la solidité, il leur suffit d'une flexion à peine marquée, d'une pente légère, d'un peu de dissymétrie.

La fréquentation assidue des formes naturelles et de ces œuvres harmonieuses rendra plus facile l'entrée dans le royaume enchanté des grands créateurs de l'art et en tirera des nourritures nouvelles. Ce dialogue s'amplifiera peu à peu, se fera plus aisé et plus assuré. Alors tout devient enseignement, source d'émerveillement et de découverte.

Ainsi se purifiera et se fortifiera notre intuition sensible. Tâche importante, tâche nécessaire non seulement parce que sentir juste est la condition de tout discernement artistique authentique, mais surtout parce que cela révèle la pureté de notre regard intérieur.

Jean CAPELLADES, o. p.
